7e Année. — N° 24 20 Décembre 1901.

LE

PROGRES SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Adhérent à l'« Union Espiritista Kardeciana Española »

RÉDACTEUR EN CHEF : **A. LAURENT DE FAGET** | SECRÉTAIRE : **GABRIEL DOLBAU**

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

L'Esprit de Victor Hugo... au chroniqueur de « La Provence Illustrée »

Mon cher Confrère,

Je suis, quoique très vivant, ce que l'on appelle communément un mort. Vous, vous vivez... Cela ne veut pas dire que j'habite l'ombre et vous la lumière. Le contraire serait plus vrai. A peine arrivons-nous dans l'au-delà, nous les chercheurs d'idéal, artistes et poètes, que notre vie passée nous apparaît tout entière, sans ombre. Nous lisons dans notre conscience — rétrospectivement — et nos fautes comme nos mérites se détachent, très en relief, sur la trame vivante de nos actes écoulés. Nous nous classons alors dans l'infini, non d'après la fantaisie de nos juges terrestres, si ignorants parfois des vraies lois de la vie, mais d'après le témoignage de notre conscience elle-même. Le ciel, le purgatoire, l'enfer sont pour nous des mots vides de sens, entendus comme *lieux* de récompense ou d'expiation. Ils correspondent à des *états d'âme* heureux ou malheureux, voilà tout. Nous portons en nous-mêmes notre ciel ou notre enfer. Mais il n'est point de flammes dans l'au-delà, surtout éternelles. Dieu rayonne dans la justice et s'épanouit dans la bonté.

Certains, parmi nous, qui se croyaient les premiers sur la terre des hommes, s'aperçoivent qu'ils sont cotés très bas dans la hiérarchie céleste. Veuillez réfléchir à cela, cher Confrère, car, dans quelques années, vous viendrez, vous aussi, grossir le nombre des *désincarnés*, et si vos critiques impartiales et utiles vous dressent un piédestal dans le monde des Esprits, soyez sûr que celles où vous vous serez écarté de la logique et de la bonté vous seront préjudiciables. Il est donné à chacun selon ses œuvres.

∴

J'ai lu — vous en doutiez-vous ? — votre *Chronique parisienne* dans la « Provence Illustrée » du 15 octobre. Je suis un peu en retard pour y répondre, mais je n'ai plus à ma disposition ma plume de la Terre, et j'ai été obligé d'attendre le loisir d'un intermédiaire, d'un *médium*, pour tracer les lignes que je vous adresse. Puis, j'accomplis de longs voyages dans les immensités sidérales, et je n'ai que peu de temps à donner aux choses de votre monde. Excusez-moi donc, je vous prie.

Vous dites :

« La philosophie du dix-huitième siècle était faite toute d'élégance et de clarté. Celle du dix-neuvième commença à s'obscurcir. Celle du vingtième promet de devenir tout-à-fait vague et nuageuse, sous l'inspiration de *prophètes réacteurs*, issus du dernier siècle, qui sont Victor Hugo, Renan, Tolstoï....»

Et d'abord, mon cher Confrère, qu'appelez-vous un *prophète réacteur* ? Un prophète est, généralement, un homme inspiré de Dieu et qui prédit les évènements. Où voyez-vous là une *réaction* ? Je ne m'explique guère cette association de mots traduisant des idées disparates.

Mais va pour réacteur. Vous apprenez au monde que je le fus. Vous me l'apprenez à moi-même. Le monde et moi, nous pensions que Victor Hugo fut quelque peu révolutionnaire, dans la langue comme en politique.

Ne serait-ce pas au point de vue philosophique que vous me voyez *réacteur*?

J'ai dit que je croyais à l'âme, non au dogme ; à Dieu, non au prêtre. J'ai refusé, au moment de mourir, les oraisons de toutes les Eglises, mais j'ai demandé une prière à toutes les âmes.

Est-ce là ce qui vous offense?

Il est vrai que la croyance à l'immortalité de l'âme est aussi ancienne que le monde, qu'elle fut enseignée par Socrate et Platon comme par Jésus, et que peut-être l'ancienneté de cette croyance vous la fait paraître rétrograde, si vous jugez que le progrès peut s'affirmer par la négation de la vie de l'âme après la mort corporelle.

Les trois grands philosophes que je viens de citer sont depuis bien longtemps incinérés ou enterrés! Mais Voltaire, votre illustre ami, Voltaire qui, comme moi et plus que moi, combattit le clergé fanatique et l'hypocrisie religieuse, Voltaire croyait à l'âme et à Dieu. Et Rousseau, donc! De plus, on pourrait citer — est-ce la peine? — de nombreux révolutionnaires de toutes les époques, même de l'époque actuelle, qui, tout en rêvant aux réformes sociales les plus mouvementées et les plus profondes, n'ont jamais cessé de croire à l'âme. Les appellerez-vous aussi des *réacteurs*? Peut-être, cher confrère, faut-il être absolument rangé dans la catégorie des *prophètes*, pour être un *réacteur* à vos yeux. Je partagerai donc, moi que vous appelez prophète, le sort que vous infligez à Daniel, Jérémie, Ezéchiel et Isaïe, sans compter les autres.

Nous sommes quelques-uns, dans ce XIXe siècle qui a dégagé tant de lumières et que vous nous reprochez d'avoir obscurci, qui avons contribué à détruire le dogme ridicule ou monstrueux pour y substituer la religion vraie, basée sur la raison et la conscience, non sur un mysticisme échevelé et trompeur. Nous avons observé la Nature et dit à l'homme : « Incline-toi devant le Maître des choses et le Père de nos âmes. Il y a une loi divine à laquelle les mondes et les êtres obéissent. La cause ne saurait être niée par l'effet ».

Mais nous avons poussé l'humanité en avant, de toutes nos forces, dans toutes les voies ouvertes par le progrès à l'activité humaine : si c'est là ce que vous appelez un mouvement rétrograde!...

Vous dites encore :

« La pensée voltairienne, essentiellement gallicane, encore empreinte du siècle de Pascal et de Bossuet, fait place à un mysticisme nouveau, dans lequel il entre un peu de tout, excepté peut-être de la raison. Victor Hugo avait dit dans sa jeunesse : « Le règne de la raison a fait son temps ; il faut que celui de l'imagination arrive... » C'était le sien, qui fait que son nom sera peut-être donné à son siècle, comme on avait dit auparavant : le siècle de Voltaire ».

Je vous remercie de la gloire que vous me *prophétisez*, mon cher *réacteur*, puisque, avec vous, il faut accoupler ces deux mots. Mais je vous assure qu'aujourd'hui, je tiens peu aux louanges plus ou moins intéressées des hommes. Ma modeste gloire a cependant des visées plus hautes : j'essaie de comprendre et de servir Dieu.

J'ai commis quelques erreurs dans ma jeunesse, à l'âge où l'éducation première avait réellement fait de moi un *réacteur*. J'en ai commis quelques autres dans mon âge mûr, sans doute : qui en est exempt? Mais je n'aurais jamais cru qu'un littérateur expérimenté, un esprit sérieux, pût découvrir dans mes œuvres l'absence de raison que vous y constatez. Rêver l'amélioration du sort de tous, Riches et Pauvres, par plus d'équité et plus d'amour, est-ce donc là seulement de l'imagination? La raison serait-elle dans la haine des classes prêtes à se dévorer entre elles?

Cependant vous insistez :

« La *folle du logis*, comme l'appelaient nos vieux classiques, s'est donnée pleine carrière, dans tous les sens. Elle a bourdonné à toutes les vitres et vitrines des libraires. La raison a eu tort, quand elle s'est fait entendre dans ce carnaval des idées. On ne l'écoutait pas, et on la faisait taire. La religion elle-même s'en est ressentie, dans ce qu'elle a de plus divinement respectable par des pratiques auxquelles Louis XIV, qu, voulait être maître chez lui, aurait probablement mis son veto. Louis XV n'admettait pas non plus qu'on fît miracle au cimetière Saint-Médard. Aujourd'hui l'on fait miracle partout. Le spiritualisme s'appelle le spiritisme, qui transforme l'immortalité de l'âme, à laquelle croyait Voltaire, sur des données antiques, empruntées aux plus grands esprits, ses égaux dans le passé, *en une sarabande infernale où est évoqué tout ce que l'esprit humain a pu imaginer de plus incroyable et de plus puéril*. Le monde retombe en enfance, mais autrement que par des patenôtres, que nous suivions sur les lèvres de nos *mamêtes*, illettrées mais raisonnables. »

Voilà bien des écarts de plume, mon cher confrère ; vous aurez quelque peine à vous en disculper devant Dieu. Où avez-vous vu, sauf dans votre imagination, que le Spiri-

tisme est « une sarabande infernale »... et le reste ?

On voit bien que vous n'avez pas lu les cinq ouvrages fondamentaux du Spiritisme, par Allan Kardec ? Lisez-les donc, si vous voulez vous faire une opinion consciencieuse sur cette question. Jusqu'alors, vos affirmations gratuites, qui prennent la forme d'injures, feront penser que vous, homme fier de votre raison, vous obéissez plus que d'autres à la *folle du logis*.

Les jugements téméraires, voyez-vous, ne peuvent être tolérés qu'aux jeunes gens, dont l'ardeur dépasse souvent le but visé !

Que vous préfériez au Spiritualisme moderne, au Spiritisme, « les patenôtres tombées jadis des lèvres de vos *mamêtes* illettrées mais raisonnables », cela part d'un bon naturel et c'est, d'ailleurs, votre droit.

Mais ceux qui ne partagent pas cette opinion peuvent garder au fond du cœur le doux souvenir de leurs *mamêtes* chéries, tout en élargissant les textes étroits de la religion qui était imposée à ces bonnes vieilles par trop crédules.

Vous affirmez que, « dans ce temps-là on apprenait moins à lire qu'à penser ».

En êtes-vous bien sûr ? Je crois, moi, qu'on n'y apprenait presque pas à lire et qu'on y apprenait encore moins à penser. L'enfant balbutiait une vague prière à la Vierge Marie, aux saints et aux anges, plutôt qu'à Dieu, et sa foi était aveugle, comme celle de sa grand'mère. De cette foi aveugle, le Spiritisme est venu faire une foi raisonnée, un hymne ardent de la vie à l'Etre Suprême, un appel de la conscience aux bien-aimés inspirateurs et conseillers des hommes, aux Esprits. La foi spirite, basée sur le raisonnement et sur le fait, est par cela même inébranlable.

« Dans ce temps là, continuez-vous inconsciemment, le *Pater* restait intact, pur de toute messe noire. (*Les messes noires n'ont rien à voir avec le Spiritisme, mon cher confrère*). On priait pour les âmes des morts, mais on ne croyait pas qu'elles pussent accourir à l'appel de signaux cabalistiques ».

Je suis peiné de vous dire que vous commettez là deux erreurs.

On priait, oui, pour les âmes qu'on supposait retenues dans le Purgatoire, mais non pour celles qu'on croyait englouties à jamais dans les Enfers Dieu, plus cruel que le plus cruel des hommes, Dieu punissant sans se lasser jamais, telle était la croyance de cette époque « raisonnable » dont vous regrettez l'enseignement.

Votre deuxième erreur consiste en ceci qu'on a toujours pensé — contrairement à ce que vous dites — que les âmes des morts peuvent répondre à l'appel des vivants. Les Ecritures nous révèlent bien des faits de cette nature. Les ignorez-vous ? Ignorez-vous également que, pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, les disciples du Christ conversaient avec les Esprits des morts ? que Saint Jean, l'apôtre bien-aimé, recommandait, à ce sujet, « de ne pas croire à tout Esprit mais d'éprouver si l'Esprit est ou non de Dieu » ?

Allan Kardec fait la même recommandation aux Spirites, ces Chrétiens de nos jours.

Nous voilà loin de la « sarabande infernale » dont vous parliez bien légèrement pour l'avoir vue... dans vos rêves.

Quant aux « signaux cabalistiques » qui, selon vous, servent à évoquer les Esprits, en voici les noms : charité, bonté, pureté de conscience, prière. Si c'est là de la cabale, avouez du moins, cher confrère, qu'elle est toute chrétienne.

Si quelques spirites — ou soi-disant tels — ne se conforment pas à ces principes, tant pis pour eux ! Ils ne sont pas plus spirites que ne sont chrétiens ceux qui, tous les dimanches communient, sans pour cela cesser de porter préjudice à leurs semblables, dès qu'ils sont revenus de la « saintetable ».

Vous appelez « enfantillages charlatanesques » les appels touchants des Spirites à leurs bien-aimés de l'au-delà. On pourrait vous répondre :

« Est charlatan celui qui s'affuble d'une fausse science pour combattre une vérité qui lui déplaît.

« Il n'y a nul enfantillage à sonder les mystères d'outre-tombe pour consoler les souffrants d'ici-bas. C'est, même, ce qu'il y a de plus sérieux et de plus digne dans la vie humaine. Il y aurait « enfantillage », au contraire, à nier la lumière, les bienfaits du Spiritisme, pour végéter, sans effort de pensée, par conséquent sans mérite, dans la nuit matérialiste ou le crépuscule catholique ».

Agréez, cher confrère, l'assurance de mes meilleurs sentiments. V. H.

pour copie conforme :
A. LAURENT DE FAGET.

CAUSES INCONNUES

(*suite*) (1).

Cierges des morts.

En 1850, le 22 février à onze heures du soir,

(1) Voir note numéro du 5.

mon beau-père, solide luron n'ayant peur de rien, habitant alors une usine lui appartenant à un kilomètre du village de M.... dans le département du Rhône, allait au village chercher la sage-femme pour sa femme en couches.

Le chemin à suivre passait à six cents mètres du cimetière qui se trouve sur un versant de colline à cinq cents mètres en dehors du village.

En allant il ne vit rien, mais en revenant avec la sage-femme ils virent toutes les tombes du cimetière illuminées. Ils s'arrêtèrent pour regarder, la femme fort effrayée; mon beau-père fut seulement surpris, mais nullement épouvanté.

Après un moment d'observation ils continuèrent leur chemin sans que les lumières s'éteignissent.

La sage-femme recommanda bien à mon beau-père de n'en pas parler avant la guérison complète de sa femme, afin de ne pas lui causer une frayeur pouvant être désastreuse dans l'état où elle se trouvait.

Vers les deux heures du matin, alors que l'accouchement était terminé, mon beau-père reconduisit la sage-femme chez elle, où elle s'attendait à être appelée d'un moment à l'autre pour une cliente qu'elle avait déjà dû aller voir la veille. Les lumières brillaient encore.

Au retour de mon beau-père, tout était rentré dans l'obscurité.

Ce n'est que six mois plus tard que mon beau-père en parla, et ses dires furent absolument confirmés par la sage-femme.

Homme suivi par une ombre.

Un soir le grand-père de ma femme, surnommé le grand D...., appelé vulgairement le Grand, colosse dont j'ai déjà parlé, allait vers les dix heures porter au bureau de la voiture publique au village situé à un kilomètre de son habitation, une commission pour le lendemain matin.

Après avoir marché deux ou trois cents mètres, il vit à quatre ou cinq pas sur sa droite une sorte de géant ayant au moins la tête de plus que lui, le suivant, tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant, mais sans faire aucun bruit.

Le Grand, homme calme comme le sont en général les gens très forts, fut tenté de lui parler, mais après réflexion il s'abstint, se contentant de l'observer.

En approchant du village cet homme ombre passa sans faire aucun bruit ni effort de l'autre côté d'un haut mur bordant le chemin et disparut dans la direction du cimetière situé sur la droite, sans laisser de traces.

S'il y avait eu de la lune on aurait pu supposer qu'il s'agissait d'une ombre projetée par le dit D...., mais c'était une nuit claire, étoilée sans lune, et le Grand n'était pas homme à se laisser effrayer par quoi que ce soit, ni à raconter une chose dont il n'était pas très certain.

Il a seulement raconté le fait en rentrant chez lui, se disant incapable de pouvoir en donner l'explication.

Le petit follet.

Alors que j'étais âgé d'une douzaine d'années — il y a longtemps de cela — je me rappelle avoir entendu raconter dans la Franche-Comté par un de nos voisins de campagne, un de ces vieillards de l'ancien temps ayant le culte de la vérité et sachant raconter mieux que le commun des mortels ne le fait aujourd'hui, le fait suivant que je rapporte tel que je l'ai entendu :

« A l'époque de ma jeunesse, dit-il, nous avions dans une écurie, à part de notre autre bétail, une jument à laquelle nous étions fort attachés à cause de sa beauté et de sa douceur. Elle était toujours très propre, les crins tressés, la queue troussée, bien que nous ne lui fissions pas de pansage, ce que mon père nous défendait en nous disant: ne défaites pas ce que le petit follet fait parce qu'il se fâcherait, maltraiterait cette bête et je serais obligé de la vendre, ce qui me contrarierait beaucoup.

Ayant voulu savoir ce que c'était que ce petit follet, mon père me répondit: le petit follet c'est le petit follet, que veux-tu que je te dise de plus? C'est un lutin. Lorsqu'un animal lui plaît il le soigne, le panse, le bichonne, le nourrit avec le foin et l'avoine les mieux choisis. Quand il s'attache à un animal il n'y a qu'à le laisser faire et tout va bien; mais si l'on change l'animal d'écurie ou si on défait les tresses de ses crins, il le prend en haine, le maltraite et il n'y a plus qu'à le vendre sinon il le ferait périr. On prétend que c'est un revenant cultivateur ami des animaux, lequel trouve sa satisfaction en prenant soin de ceux qui lui plaisent ».

(Bien qu'à cette époque le Spiritisme ne fût pas connu, on voit qu'il y avait des gens qui croyaient aux Esprits).

« Cette explication ne me satisfaisant qu'à moitié, je résolus de me cacher une nuit dans l'écurie et de voir par moi-même.

En effet, un soir sans en rien dire à personne, m'étant caché dans un recoin de l'écurie, derrière une vieille armoire où l'on

mettait des harnais de réserve, j'entendis, bien que toutes les portes et fenêtres eussent été fermées par moi avant d'entrer dans ma cachette, j'entendis, dis-je, frapper à petits coups de caresses sur la jument et celle-ci s'ébrouer en mangeant de l'avoine, alors que j'étais certain que l'on n'en avait pas mis dans sa mangeoire, et que le coffre où on la tenait fût dans une écurie voisine.

J'avoue que je n'étais rien moins que rassuré ; néanmoins ma curiosité était telle et je faisais un tel effort des yeux pour apercevoir l'auteur de ce bruit, qu'à un moment donné je pus voir par une éclaircie de lune à travers la fenêtre donnant sur le derrière de la jument, une sorte de petit nain se trémoussant autour de la bête qui paraissait contente et se laissait faire sans bouger.

Vers les deux heures du matin tout bruit ayant cessé déjà depuis un moment, je sortis de ma cachette, m'approchai de l'animal et pus à tâtons m'assurer que les tresses de la crinière avaient été refaites ainsi que le retroussis de la queue.

Toujours poussé par la curiosité, je défis tresses et retroussis pour me rendre compte quel en serait le résultat. Le lendemain ils furent refaits pendant la nuit.

Voulant voir jusqu'où irait la patience du follet, car pour moi maintenant il n'y avait plus de doute, je défis de nouveau le matin, toujours en cachette de mon père, la toilette faite la nuit.

Le soir de ce même jour, vers les dix heures et demie, nous entendîmes dans l'écurie un bruit extraordinaire. J'y courus avec mon père et nous trouvâmes la jument blanche de sueur, très excitée, ruant, nous permettant à peine de l'approcher.

Mon père fort attristé me dit : quelqu'un a dû mécontenter le follet, c'est fini, nous n'avons plus maintenant qu'à nous débarrasser de cette pauvre bête le plus tôt possible.

Comme la foire avait lieu dans huit jours, mon père résolut d'attendre cette occasion pour la vendre.

Il était temps que ce jour arrivât, car l'animal était devenu méconnaissable comme maigreur et méchanceté.

J'eus un profond remords de ce que j'avais fait, surtout à cause du chagrin de mon père, mais je n'eus garde de l'avouer parce que j'aurais été houspillé d'importance ».

Je ne pensais plus à cette histoire depuis longtemps, lorsque vingt ans plus tard, le domestique de mes beaux-parents habitant le département du Rhône raconta, sans y être provoqué en rien, que souvent dans la nuit il avait entendu le petit follet soigner un des chevaux de l'écurie où il couchait, et l'avait même vu plus d'une fois.

Ces deux témoignages produits à des temps éloignés et dans des contrées différentes, par des gens sérieux, me paraissent d'autant plus dignes de fixer l'attention, qu'ils sont corroborés par des renseignements que m'a donnés un de mes amis venant d'Angleterre cette année, où le petit follet est également fort connu dans les campagnes de ce pays, encore à l'époque actuelle.

(*à suivre*) Jean Eriam.

UN ÉCRIVAIN RÉINCARNATIONISTE en 1830

En parcourant une *Histoire de Provence* de Louis Méry (1), ouvrage édité en 1830 et devenu assez rare aujourd'hui, nous avons lu avec un réel plaisir — plaisir qui sera partagé par nos F. E.C., nous l'espérons — les quelques passages reproduits ci-après sur la pluralité des existences.

C'est à la vue des monuments funéraires et des quelques débris informes, des générations qui se sont succédé dans l'antique *Massilia* (2), que l'auteur est arrivé à faire les réflexions suivantes :

« Devant le marbre qui recouvre des cendres éteintes, s'évanouissent les préjugés de la vanité et les rêves de l'ambition. Des pensées d'une noble nature s'élèvent dans notre âme en présence des dépouilles sacrées des morts ; l'idée de l'immortalité plane radieuse sur la terre qui les dévore ; dans tous ces crânes au ricanement moqueur, que la bêche du fossoyeur heurte et brise, la pensée humaine a logé naguères. Cette pensée n'a-t-elle pas pu survivre à la ruine du corps, et, libre des liens qui l'arrêtaient ici-bas, prendre son essor vers d'autres sphères plus belles, plus harmonieuses ? Qui sait si elle n'est pas destinée à parcourir ces mondes étincelans, degrés sublimes de l'échelle mystérieuse qu'un homme des anciens jours rêva sur la pierre de Béthel ? Qui sait si la première hôtellerie de cette pensée n'est pas ce globe, que la lune, satellite fidèle, accompagne, haletante d'amour et belle de rêverie, dans sa majestueuse ellipse ? Et quand la mort arrive, alors cette pensée indestructible s'élance sur cette voie éblouissante semée d'astres aux chevelures d'or, et après avoir parcouru pour

(1.) Louis Méry, né aux Aygalades, près Marseille, en 1800. Frère du romancier Joseph Méry. Historien. Professeur de littérature à la faculté d'Aix et inspecteur des monuments des Bouches-du-Rhône.

2. Marseille.

animer d'autres créations plus pures, *en gardant toujours le souvenir de ses solennelles migrations*, le cercle immense des mondes, elle arrive, chargée d'amour, de souvenirs, d'espérance, au pied de ce trône Centre Eternel des éternels soleils ».

On peut dire que, dans ces quelques lignes, la réincarnation — à peu près telle que nous la concevons — a été admirablement pressentie et développée: ne croirait-on pas lire une page de Léon Denis ou de Jean Reynaud, l'immortel auteur de *Terre et Ciel*?

Nous avons souligné intentionnellement, dans le texe, le passage relatif au *souvenir des solennelles migrations*, afin d'en mieux faire remarquer l'analogie avec nos croyances. Toutefois, voilà un écrivain dont le style élevé, pour nous, a dû paraître *bien poétique*! sans doute, aux positivistes de l'époque, avec lesquels il ne devait pas trop voisiner, à en juger par le passage suivant:

« Mais le froid matérialiste qui a étudié le jeu secret de nos organes et saisi cette pensée dans des canaux que le sang enfle et rougit, veut éteindre de son souffle glacé ces croyances consolantes. Soumis à l'action d'une nature aveugle, qui nous brise aujourd'hui après nous avoir créés hier, nous ne sommes, aux yeux des disciples de Cabanis, que des machines organisées et promises au néant. Ces cérémonies religieuses dont tous les peuples ont environné les funérailles; ces soins apportés par quelques-uns d'entre eux à la conservation des corps; ces tombeaux mouillés de tant de larmes, ne sont à leurs yeux que les tristes soins d'une vanité ridicule et d'un espoir plus ridicule encore. Jamais, ont-ils dit, la cendre des morts n'a tressailli sous la pierre à ces attendrissants souvenirs, à ces pieuses marques de regret.

« Dans la nuit mystérieuse qui nous entoure, aucun rayon parti du ciel ne viendra donc dissiper les ténèbres dont notre esprit est obscurci ? Ah ! ne vaut-il pas mieux rêver l'immortalité, appuyé sur un tombeau, que déshériter du ciel un cadavre qui hier priait et pleurait ? »

Nous ignorons si Louis Méry a pu être initié, dans la suite, aux enseignements si réconfortants de notre doctrine ; nous aimons à croire que s'il a eu cet heureux avantage, il aura enfin salué avec allégresse, dans la possibilité des relations avec l'au-delà, *ce rayon parti du ciel*, qui, depuis un demi-siècle, est venu éclairer la nuit mystérieuse des fausses croyances et dissiper l'épais brouillard des dogmes surannés.

Emile Bos.

Du rôle des Esprits dans l'Économie humaine

(*suite*) (1)

Le Bien. — Action bienfaisante des Esprits sur les hommes.

En bien des circonstances, les esprits compatissent à nos maux et y apportent les remèdes nécessaires en modifiant les fluides des milieux ambiants ou bien en éliminant de nos organismes par une action magnétique particulière les élements morbides qui sont cause de nos souffrances ; dans ce cas le guérisseur recherché n'est qu'un instrument, c'est le lien unissant les deux mondes, *il est un centre d'action où converge le mal et d'où rayonne le bien.*

Parfois les Esprits agissent en silence et font merveille, ou bien, impuissants à tout faire par eux-mêmes, ils s'imposent pour faire accomplir des cures où toute médication paraît impuissante.

Tel le fait suivant :

Il y a une dizaine d'années, revenant de Monplaisir où nous avions été voir un malade avec mon sujet Isidore, et ne sachant de quel côté diriger nos pas, nous nous disposions à aller nous promener au Parc de la Tête-d'Or pour passer le reste de notre soirée, lorsque, arrivés sur le boulevard des Hirondelles, j'entends le bruit d'un choc comme celui que l'on fait en frappant les mains l'une contre l'autre ; aussitôt le sujet pousse un formidable juron en disant que je ne lui en ferais jamais d'autre. Je me trouvais environ à 1 mètre à sa gauche lorsqu'il venait de recevoir un maître soufflet sur sa joue droite où l'application d'une main et de quatre doigts était tellement accentuée que la marque en est restée pendant plusieurs heures.

A l'instant où nous discutions sur ce qui venait de se passer, il se trouve spontanément en trance, et l'esprit cause du phénomène me dit : « *Tu as mieux à faire que d'aller au Parc, il te faut partir immédiatement à Chasselay voir Mme D... très malade ; du reste tu vas recevoir une dépêche t'y appelant* ». Ce qui me causa tout d'abord une assez grande surprise, car, depuis plus de deux années, je n'avais aucune nouvelle de cette dame que néanmoins j'avais soignée pour une maladie d'intestins. Malgré cela, en face de la brutalité du phénomène, nous rentrions à la maison où aucune dépêche ne m'attendait.

(1) Voir notre n° du 20 novembre.

Indécis sur ce que je devais faire, le sujet tombe de nouveau en trance et *m'ordonne* de partir immédiatement, vu l'heure du train, ce que je fis avec l'idée bien arrêtée de ne me présenter chez Mme D... que comme par hasard, étant de passage dans la localité. Je n'eus pas besoin d'avoir recours à ce subterfuge, en arrivant je trouvai sa fille sur la porte qui s'écria en me voyant : « Oh ! merci ! vous avez reçu ma depêche ». Effectivement, j'en avais reçu une, mais non la sienne, dont je n'eus connaissance que le lendemain.

Je trouvai la malade dans un tel état qu'il me fallut la magnétiser onze heures de temps, pour la ramener à la vie.

De retour chez moi, voulant connaître la cause de la gifle reçue par le médium, il me fut donné la réponse suivante : « *Ton médium ne voulant pas écouter son inspiration, étant donnée sa légèreté, il m'a fallu faire sentir mon action d'une façon plus touchante* ».

Je pourrrais allonger la série de faits semblables pour montrer combien le monde des Esprits prend intérêt à ce qui touche au monde matériel. Il est préférable, je crois, de passer de suite à la seconde catégorie.

(*à suivre*) A. BOUVIER

CHEZ M. PAUL BOURGET

On sait la répugnance de M. Paul Bourget pour les interviews.

« — Il faut l'importance du sujet que vous traitez dans le *Matin*, m'a dit l'éminent psychologue, et la sympathie que j'ai pour vos œuvres, pour que je me laisse entraîner à un entretien qui va devenir public.

« Je crois aux pressentiments et à la clairvoyance, quoique parfois on puisse les expliquer par la coïncidence.

« Le professeur James me disait à Boston, en 1893 : « Nous vivons à la surface de notre être ». Ce simple mot est très profond.

« Pour la vie ordinaire, de tous les jours, nous n'utilisons, en effet, qu'une part bien restreinte de notre personnalité, l'écorce de notre « moi ». Il existerait au-dessus, ou plutôt au-dessous de nous-mêmes, dos forces inexplorées et obscures comme l'Océan...

« Nous ne vivons, pour ainsi dire, que sur une île étroite, battue par des flots inconnus. Ces forces indirigeables et insoupçonnées peuvent se manifester tout à coup et nous révéler l'avenir. Ainsi la divination est possible. Elle est seulement la lecture de causes inaperçues. Nous touchons là au *surnaturel* ou plutôt au *surnormal*.

« J'ai été conduit à cette théorie particulièrement à la suite de deux séances que j'eus avec Mrs Pipers, en Amérique.

L'horloge révélatrice.

« Je plaçais entre les mains de la Voyante qui s'était elle-même endormie, une petite pendule de voyage ; elle sut me dire à qui cet objet avait appartenu, ce que faisait autrefois son possesseur et son genre de mort (un suicide par immersion dans un accès de folie). Elle n'a pas pu nommer exactement le pays où le suicide avait eu lieu. Elle a seulement dit que c'était : « in a foreign country » (dans un pays étranger), ce qui était exact par rapport à l'artiste dont il s'agit qui a mis fin à ses jours durant un voyage. Mrs Pipers n'a pas pu dire le nom. Elle s'y est appliquée avec un visible effort sans réussir.

« Elle a aussi décrit avec une exactitude remarquable l'appartement que j'occupais alors rue de Monsieur, à Paris ; elle a dit l'étage, et elle a mentionné un escalier intérieur qui menait à mon cabinet de travail. Là elle a vu, sur le mur, un objet qui a paru l'étonner et qu'elle a décrit sans pouvoir le déterminer ; c'était un morceau de cercueil égyptien qu'un ami m'a rapporté du Caire et qui était cloué au-dessus de la porte.

« Elle a aussi vu un portrait sur la cheminée, qu'elle a pris pour le portrait d'un jeune homme. C'est une photographie de femme avec les cheveux coupés courts.

« Quelle que soit la valeur des dons psychiques de Mrs Pipers, il est certain qu'ils s'accompagnent d'un curieux cas de dédoublement : elle imagine être un certain docteur Finuit, mort à Lyon, et dont le caractère se dessine à travers ses réponses comme très différent du sien.

« Etant aux Etats-Unis, j'ai *croqué* Mrs Pipers, pour mon livre *Outre-mer*, mais les détails ci-dessus et que je vous réserve ne s'y trouvent pas. »

M. Paul Bourget croit à la survivance.

« — Je ne vous l'apprends pas, dis-je à mon tour ; la Société des recherches psychiques de Londres et d'Amérique a examiné, depuis, Mrs Pipers ; elle a été forcée de conclure que, dans beaucoup de cas, on ne pouvait expliquer les révélations de la voyante que par l'intervention des morts qui se communiqueraient à elle directement.

« Mais vous, croyez-vous à la survivance de l'âme ?»

M. Paul Bourget me répondit sans hésitation :

« — *Oui, mais ceci n'est plus de la science, c'est un article de foi* » (ces paroles sont textuelles).

Je repris :

« — Lorsque vous n'acceptiez pas encore les doctrines de l'Eglise et que vos maîtres étaient « Monsieur Taine » et Renan, acceptiez-vous la donnée d'une âme immortelle ? »

M. Bourget prit nerveusement mon livre de notes et, de sa propre main, comme s'il voulait inscrire un aveu exact pour un confesseur.

« — *J'y ai toujours cru de la manière la plus invincible — malgré moi, si je peux dire — quand je donnais des raisons là-contre.* »

« — Pensez-vous que le Spiritisme dise vrai en prétendant que les vivants et les morts peuvent être en communication constante ? »

« — Ici, je ne sais pas, je demande que l'on me prouve, mais je ne sais pas. Pourtant, j'ai raconté dans *Voyageuses*, sous le titre de *Neptunevale*, l'histoire bien étrange d'une prémonition dont je constatai la véracité. En Irlande, je rencontrai un ménage français qui ne fut sauvé d'un naufrage que parce que la femme crut être avertie en songe, par les anciens maîtres du château où elle habitait, de l'accident qui les attendait. En effet, la bateau qu'ils auraient dû prendre, s'ils n'avaient pas écouté ce pressentiment, eut une collision en mer et quarante vies furent perdues.

« Dans *Recommencements*, j'ai noté, au cours d'une nouvelle intitulée l'*Adversaire*, un autre pressentiment des plus tragiques qui fut vérifié ».

La mort du chroniqueur Chapron, prévue en rêve par M. Paul Bourget

Je demandai à M. Paul Bourget, si luimême n'avait pas reçu un de ces avertissements mystérieux qui nous viennent des régions inconnues de notre âme.

« — Si, et dans des circonstances bien curieuses. Je devais aller avec Guy de Maupassant visiter l'hôpital de Lourcine où enseignait le docteur Martineau. Je dis à Maupassant : « Je suis encore sous l'impression d'un rêve d'une intensité presque insupportable : j'ai vu, dans ce rêve, notre confrère Léon Chapron, agonisant, sa mort, et toutes les conséquences de cette mort, la discussion de son remplacement dans les journaux, les circonstances de ses obsèques avec une exactitude si affreuse, qu'au réveil ce cauchemar me poursuivait comme une obsession ». Maupassant demeura une seconde saisi et me demanda : « Savez-vous comment il va ? — Il est donc malade ? répondis-je. — Mourant. Vous ne le saviez pas ? — Absolument pas. »

« Et c'était vrai.

« Nous demeurions une minute épouvantés de l'étrangeté de ce pressentiment qui devait se réaliser quelques jours plus tard. (C'est le seul phénomène de ce genre dont, pour ma part, je ne puisse pas douter). Mais l'étonnement de Maupassant ne dura guère : « Il y a une cause, dit-il, avec sa belle humeur d'autrefois, il faut la chercher ». J'avais, en effet, reçu une lettre de Chapron quelque quinze jours auparavant. Maupassant me fit voir, en l'étudiant, que certains caractères en étaient un peu tremblés. « C'est une écriture de malade, insista-t-il, vous l'avez remarqué sans vons en rendre compte ; et voilà l'origine de votre rêve »...

« Maupassant avait peut-être raison : mais, moi, je dois dire que je ne m'étais aperçu de rien, pas même des lettres tremblées.

Les visions de Maupassant.

« Le grand romancier, mon ami, continua M. Paul Bourget, me raconta à ce propos les troubles dont il était victime, et qui devaient finir par ce douloureux suicide. « Que serait-ce, me disait-il, si vous subissiez ce que je subis ? Une fois sur deux, en rentrant chez moi, je vois mon double... J'ouvre ma porte et je me vois assis sur mon fauteuil. Je sais que c'est une hallucination. Au moment même où je l'ai, est-ce curieux ? Et si on n'avait pas un peu de jugeotte, aurait-on peur ?.., » Et il regardait, en disant cela, de ses yeux clairs où brillait la flamme de sa pensée lucide et qui, en effet, n'avait pas peur ».

Le front de M. Paul Bourget se plissa un peu, le monocle tomba de son œil ; et, avec la modestie des hommes d'une véritable valeur, notre plus grand romancier-psychologue, qui a gardé toute sa jeunesse d'esprit et de visage avec l'expérience que donnent les jours et un long et loyal travail, acheva ses confidences par ces paroles mélancoliques qui résument, hélas ! à peu près tout le savoir humain sur le mystère :

« — Allez, la science humaine et la raison ont d'étroites limites. Voici bien des années que le plus grand des contemplateurs de la vie humaine l'a proclamé : Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en rêve notre philosophie ».

JULES BOIS.

(*Le Matin*)

Le Gérant : A. BOYER. Mayenne, Imprimerie CH. COLIN